

AMÉLIE SCOTTA

« J'aime le dessin pour son caractère « pauvre ». Il nécessite peu de moyens et n'a aucune limite, si ce n'est celle du temps. » Amélie Scotta



Amélie Scotta dans son atelier © Isabelle Scotta

Quelle place le gigantisme, le grandiose, le pharaonique laissent-ils à l'humain, à sa biologie ou son intimité, lui qui est fait de sang et de chair, à cette routine dans laquelle il aime confortablement s'installer ? Et la folle entreprise de nos sociétés à bâtir le ciel, à édifier des architectures qui les dépassent, lui donne-t-elle plus d'espace, crée-t-elle au moins un monde à sa mesure ?

Deux forces contraires animent les travaux d'Amélie Scotta. Si la première est portée par un regard sur l'intime féminin comme dans les sérigraphies *Morceaux de Choix* (2012), ou la série de photographies et textes pieux *Mont de Vénus* (2008), où les mots portant sur l'impureté de la femme se transforment au fil des pages en triangle noir signe de féminité, la deuxième est plutôt régie par un principe masculin et érectile qui naît de dessins au graphite de bâtiments dont elle multiplie à l'infini l'architecture. Amélie Scotta aime se moquer de ce délire ascensionnel qui caractérise nos sociétés ne cessant de bâtir des édifices toujours plus haut.

« Mes dernières séries parlent d'architecture et de folie. De la démesure des tours et des stades à l'incontrôlable prolifération des immeubles d'habitation, l'homme semble dépassé et soumis à cette machine énérgivore qu'il a lui-même édifiée. »

Un dialogue entre la nature de l'homme et sa démesure, ayant comme point de départ une question d'échelle, que l'artiste ne cesse d'interroger tant dans sa dimension historique que scientifique. Amélie Scotta n'hésite pas, pour répondre à cette folie, à s'en référer à Robert Filliou comme dans la vidéo *Une Image de plus*

(2015) où elle prend comme point de départ la particule à l'origine de toute chose. Cette cellule, issue de la biologie moléculaire, qui transfuge dans le camp des architectes et des cabinets d'ingénierie, définit un espace modulaire, reproductible, empilable, et rend finalement possible, grâce à l'évolution des propriétés des matériaux, la construction d'espaces infinis. Elle peut aussi devenir, par un jeu de langage, univers carcéral, signe d'une accumulation, d'un entassement. Elle est inversement proportionnelle à la démesure des bâtiments, l'étendu des espaces de vie. Les dessins d'Amélie Scotta stigmatisent cette équation

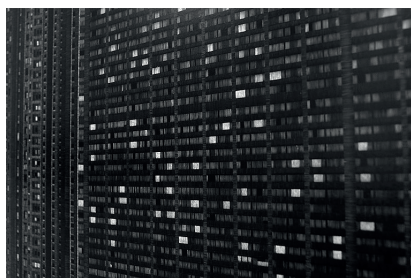
PORTRAIT D'ARTISTE - AMÉLIE SCOTTA

architecturale. Chaque fenêtre qui, par l'échelle des dessins, devient une sommaire lucarne, évoque l'espace minimal dévolu à tout individu. La cellule est aussi ce réduit à peine viable, cette surface égale qui définit a minima toute surface de vie.

« J'ai grandi dans ce qu'on appelle une ville-dortoir, puis vécu d'appartements en appartements dans les quartiers populaires de Strasbourg, Paris et Bruxelles. Pour le meilleur et pour le pire, mon regard a été nourri par l'urbain : le gris des trottoirs, l'exiguïté des espaces, la lumière du métro, mais aussi l'architecture et ses habitants dans toute leur diversité. »

La question déterminante de la vie et des flux qui l'alimentent, notamment le flux sanguin, prédomine dans l'oeuvre d'Amélie Scotta. Visibles par l'homme seulement à travers la lunette d'un microscope ou d'un télescope, ils nous relient au monde, nous y font participer. Dans la série *Graffiti* (2014), *Château rouge* (2015), ou *Le Sang de l'œil* (2015), la vue se fait toujours à travers une focale. Un champ de vision circulaire qui est celui de l'analyste, du scientifique. L'œil du dessinateur est pour Amélie Scotta celui du naturaliste, du laborantin, de l'astronome et même du statisticien avec *La Routine* (2012), des graphiques réalisés à partir de relevés de gestes quotidiens de deux individus pendant une période donnée. Il « ouvre vers la compréhension de l'univers » nous dit-elle.

Dans sa pratique, Amélie Scotta réinterprète les gestes du quotidien et réhumanise les principes mécaniques qui nous régissent et qui ont acquis une forme d'autorégulation. Ainsi, dans *Éléphants blancs*, des dessins qui s'élèvent à la verticale sur des rouleaux de papiers de plusieurs mètres de longueur, elle s'applique à traduire les ombres portées qui viennent rompre la monotonie de la répétition et réinsère



Les monades, 2015 (détail). Triptyque en carte à gratter et contrecollage sur dibond.
Courtesy Under construction Gallery.

les bâtiments dans un paysage. Dans le même ordre d'idées, elle réinvestit les lois qui sous-tendent la finance en les transformant en *Haikus boursiers* (2013), une série de 400 cartes postales sur lesquelles sont inscrits des extraits de journaux d'économie aussi drôles que poétiques.

Des gestes simples comme celui de tourner une page, de se laisser surprendre par ce qu'il s'y cache derrière, se retrouve dans *Towers* (2016), un livre broché constitué à partir d'une centaine de photomontages de tours dessinées. Un acte de la main qui est essentiel pour l'artiste car la main est l'outil par lequel viendra l'émotion, qui fera que la répétitivité s'épuisera et que de sa fatigue, de son impatience parfois, surgira une liberté. La main vient contredire l'engin de chantier, la grue. La main sait s'amuser, activer et donner vie.

« Je dessine de manière lente et répétitive, confrontant l'aléatoire de la main à la perfection de la machine. »

Le besoin de constituer un monde à l'échelle de la main, comme l'ouvrier ou le bâtisseur, se retrouve dans *Alcazar* (2015), une animation vidéo dans laquelle le dessin à main levée d'un trait et d'une forme se répète à l'infini. Un geste presque enfantin, qui lui permet de réaliser un dessin qu'elle relie d'ailleurs par sa simplicité, le naturel de la forme et sa mesure, à l'enfance. Une « ode animée », une célébration spirituelle de l'architecture.

Un geste qui est aussi celui du jeu

comme dans *Les monades* et *Mini monades* (2015), des dessins réalisés à partir du principe du grattage et que l'artiste nomme « cartes à gratter », un nom qui, par sa résonance avec les jeux de hasard à gratter, prédestine à s'extraire d'une vie morne. Une révélation du motif par le geste, faisant apparaître sous l'action du scalpel les surfaces argentées et merveilleuses du papier, que l'artiste répertorie dans l'ouvrage *Vanité, etc.* (2014).

Les citations d'Amélie Scotta sont extraites du texte rédigé par l'artiste pour l'exposition *Éléphants blancs*, Under construction Gallery, Paris, 2017.

Née en 1983 à Nantes.
Vit et travaille à Paris et Bruxelles.

Résidente de la Casa de Velázquez à Madrid (2017-2018).

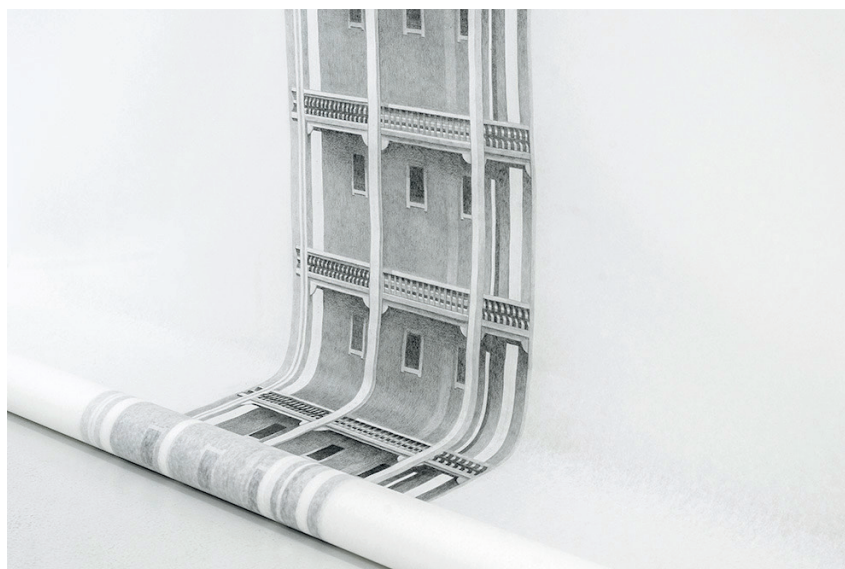
Expositions récentes (sélection)
2017
Éléphants blancs, exposition personnelle, Under construction Gallery, Paris.
Off Course Art Fair 6th edition, Mont des Arts, Bruxelles.

Prix Médiatine, Centre Wolubilis, Woluwe Saint-Lambert, Belgique.
Duo avec Yan Conteau, Cercle des Beaux-Arts de Liège.

2016
Paper Clay, Galerie Nadine Feront, Bruxelles.
Artagon #02, Passage de Retz, Paris.
Suspendisse, Jozsa Gallery, Bruxelles.
Dessyn 1.2, Under construction Gallery, Paris.
Canson Art School Awards, Paris.

Actualités

Du 13 au 17 septembre 2017,
Drawing Room,
Le salon du dessin contemporain de Montpellier,
Représentée par Under construction Gallery,
La Panacée — Centre d'art contemporain
14, rue de l'école de pharmacie, Montpellier.



Éléphants blancs, 2016. Dessin au graphite. Photo : Isabelle Scotta. Courtesy Under Construction Gallery.